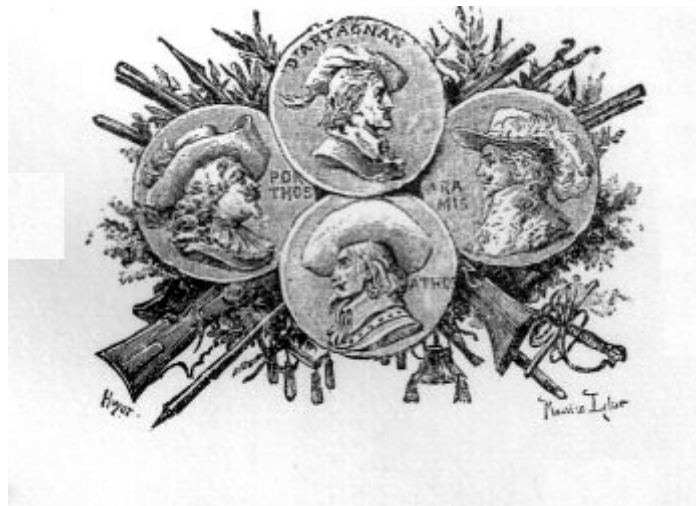


**Roberto Pablo Payró**

**AVENTURES INCONNUES DE  
D'ARTAGNAN**



**Ediciones Ricardo Durán  
Versoix  
2010-2015**

**MEMOIRES INÉDITS INCONNUS DE D'ARTAGNAN  
OU L'ON RACONTE SES EXPLOITS A PROPOS DE LA  
QUESTION DE MANTOUE ET DE LA NECESSITE  
D'ETUDIER COMMENT ETAIENT LES FORTIFICATIONS  
DES ESPAGNOLS EN ALSACE**

**Ediciones Ricardo Durán**

**Versoix  
2010-2015  
roberto.payro@greenmail.ch**

*Ni Alexandre Dumas ni Auguste Maquet, qui lui avait servi d'enquêteur et de scribe, n'ont voulu utiliser, à supposer qu'ils les connussent, ces récits des exploits de d'Artagnan. C'est dommage, car d'Artagnan a été témoin des préliminaires des marches et contremarches politiques et militaires d'une époque, 1628-1632, au cours de laquelle s'aiguisèrent les conflits caractéristiques de la Guerre de Trente Ans par rapport à la problématique dénommée "La succession de Mantoue", la récupération de la Lorraine et l'invasion de l'Alsace. J'écris ces lignes, en guise de préface aux extraits suivants des mémoires de d'Artagnan, non seulement par amour pour Dumas, mais également en hommage à Raúl Vela Huergo, mon professeur d'histoire quand je faisais à Buenos Aires mes études secondaires, car c'est pour lui que j'ai dû préparer des tableaux synoptiques sur les origines, les personnages et l'évolution de cette terrible guerre qui a commencé par être une guerre de religion.*

...

*J'en profite également pour rappeler que lorsque j'étudiais à l'Université du Michigan, j'ai dû choisir un sujet de recherches dans le cadre d'un séminaire sur l'historiographie. J'ai décidé de présenter un travail écrit sur la disposition, en fonction du Traité de Westphalie, des enclaves espagnoles en Alsace. Ce fut une tâche très ardue, qui nécessita même de déchiffrer des documents en latin, langue que je n'avais jamais apprise. Quand j'ai remis ce mémoire, le professeur, dont je préférerais ne pas me rappeler le nom mais qui s'appelait Wheeler, me donna une bonne note. Quelques jours plus tard, quand je suis allé le voir afin de lui demander de commenter mon travail, je me suis rendu compte qu'il l'avait jeté. C'était mon unique exemplaire car, à l'époque, je tapais difficilement à la machine à écrire et je n'utilisais jamais de papier carbone pour avoir des copies.*

Roberto Pablo Payró

## **AU SERVICE DE RICHELIEU, 1629-1630**

Flamboyant lieutenant de mousquetaires et avec un peu plus d'argent pour mes frais, je décidai de changer de logement et d'être un peu plus à l'aise. Je trouvai sans beaucoup de difficulté un nouvel endroit où vivre, pas très loin de l'ancien, dans une maison dont la propriétaire me réserva tout l'étage supérieur avec vue sur la petite place de Saint-Gervais. Planchet m'avait abandonné à mon sort depuis que Rochefort lui avait offert un poste dans la milice urbaine et je dus chercher quelqu'un qui s'occuperait de mon ménage ; au début, je préférai me mettre en quête d'une compagnie féminine qui, tout en m'apportant ce type d'aide, eut été en outre disposée à coucher avec moi; mais je trouvai vite une nouvelle perle pour remplacer le brave Planchet. Il s'appelait Ferdinand Catoux et avait été palefrenier, employé dans un relais de postes et gardien d'un dépôt de cuirs, avant de se mettre à travailler comme garçon à tout faire dans une auberge, quartier du Marais. Il était béarnais comme moi, taciturne et serviable, me rappelant Grimaud, qui était toujours au service d'Athos.

Ce dernier avait préféré être mon subordonné plutôt que d'accepter le blanc-seing que m'avait offert Richelieu. Mais, peu après, le Cardinal réussit à faire créer par notre souverain une compagnie de mousquetaires à ses ordres et il me fit passer du commandement de Tréville sous ses ordres à lui. C'est ainsi que Athos et moi nous perdîmes de vue jusqu'à certain point, car nos obligations ne coïncidaient plus ni en temps ni en lieu et, en outre, ce fut mon ami que l'on chargea, avec d'autres compagnons, du démantèlement des rares fortifications qui restèrent à La Rochelle après le siège. Porthos et moi nous voyions fort peu depuis qu'il avait pu épouser la veuve Coquenard. Aramis était à Nancy et rien ne m'obligeait à aller jusque là pour le voir depuis qu'il avait résolu d'entrer définitivement dans les Ordres, en l'occurrence chez les Jésuites.

Je ne dus pas trop rencontrer Richelieu. Il m'était resté un goût amer des contacts avec lui et, d'une certaine façon, je me réjouis qu'il continuât à être en conflit avec la reine Mère – l'insoumise Marie de Médicis, dont on disait qu'il avait été l'amant, bien qu'elle eût vingt ans de plus que lui – et avec Anne d'Autriche, l'épouse du Roi Louis – qui, jusqu'alors, ne lui avait encore donné aucun fils – ; en conflit également avec tous (ou quasi tous) les courtisans et partisans de ces dernières et de Gaston d'Orléans ou de ses émissaires confidentiels à Madrid, Vienne et Rome ; et il était donc obligé de passer beaucoup de temps à défaire les trames à son encontre et à préparer, avec l'aide du Père Tremblay (que tout le monde appelait le Père Joseph), les intrigues et politiques qu'il avait décidé de mener pour convaincre Louis XIII de se dégager de l'obstinée et influente tutelle de sa mère, de faire obstruction à toute prétention de d'Orléans à occuper le trône, à barrer la route aux princes allemands et espagnols et à empêcher qu'ils étendent leur emprises sur des territoires que, selon Richelieu, il convenait d'intégrer définitivement à notre pays, à condition de mettre un terme, si possible, à la rébellion de la noblesse et à sa passion à défendre à outrance des autonomies toujours plus précaires.

Entourés de nombreux capucins au fait de secrets d'Etat, quand ils n'étaient pas en train d'agir loin de la Cour en leur qualité d'espions ou d'émissaires, Richelieu et le Père Joseph – avec les coudées encore plus franches que le Conseil Extraordinaire – étaient ceux qui étaient le plus au courant des intentions qu'ils voulaient faire endosser par notre monarque et que ce dernier, on ne peut plus enclin à oeuvrer en faveur de la Couronne et à mettre fin à la désunion politique et territoriale du pays, tendait à accepter chaque fois qu'il ne semblait pas dans la dépression ou était en proie à des abcès extrêmement douloureux qui semblaient augurer sa prochaine disparition, fréquemment provoqués par les malaises qu'engendraient chez lui les violentes disputes avec sa mère et son épouse, toujours empressées à lui faire miroiter les soi-disant avantages à se rapprocher de l'Espagne, à ne pas se brouiller avec Gaston et, surtout, à se débarrasser du Cardinal, quitte à recourir à l'assassinat, pour l'avoir hors des pieds une bonne fois pour toutes.



Ces capucins et quelques diplomates de confiance étaient les seuls à connaître, du moins dans les grandes lignes, les plans du Grand Dessein de Richelieu. Les hommes d'armes comme moi, nous les subalternes, ne pouvions certainement pas nous rendre compte de sa stratégie européenne et on peut douter que le connétable et les maréchaux en activité fussent au courant d'autre chose que les directives générales prévues pour la campagne en question. Il n'existait aucune école de guerre et il était de notoriété publique que nos armées n'étaient composées que d'officiers mal informés et à peine compétents pour mener des troupes au combat, alors qu'il y avait dans ces dernières trop de soldats épuisés après de nombreuses années de lutte, beaucoup de recrues mal formées et un nombre inexplicablement élevé de mercenaires de diverses origines (suisses, wallons, allemands, écossais et, parfois, espagnols et italiens).

Si on voulait être au courant de quelque chose qui pourrait arriver, on pouvait soit recourir à un pamphlet de propagande conçu par les capucins soit se lier à quelqu'un au fait de ce que l'on discutait à la Cour, dans les arcanes du pouvoir ou dans les cercles proches de la noblesse, protestante ou catholique, surtout si on savait qu'ils pouvaient faire partie d'un complot

politique ou avaient des ambitions territoriales ou d'une autre nature en rapport avec la stratégie royale visant à étendre ou accentuer la domination sur le Languedoc, le Dauphiné, les Trois-Evêchés (**N.d.T.** : Metz, Toul et Verdun), la Franche-Comté, la Lorraine, l'Alsace ou la Savoie. Richelieu désirait que les limites de la France forment un pentagone ou un hexagone s'appuyant partout sur les frontières naturelles avec nos voisins les Suisses, les Grisons, les Belges, les Allemands et Autrichiens de toutes les branches et idéologies, les Piémontais et les Espagnols.

Je n'avais pas beaucoup de contacts de ce genre, non seulement parce que je n'avais jamais été fort porté à converser avec des gens de milieux aussi exclusifs, mais parce que – je dois l'avouer – je ne me sentais pas suffisamment préparé pour participer à des conversations de haut vol. Athos et Aramis m'auraient été utiles pour m'aider à me débarrasser des toiles d'araignées qui m'ont toujours empêché de voir clairement ce que mes yeux, mes oreilles et mon entendement ne parvenaient pas à saisir mais, malheureusement, ils n'étaient pas près de moi et je ne suis pas sûr qu'ils auraient voulu m'instruire au sujet de faits et de politiques qui leur étaient familiers.

Je dus cependant progresser bientôt dans mon apprentissage par rapport au peu que je savais de la politique européenne.

Une rencontre allait avoir lieu à Lyon entre le Roi et le Cardinal. Ils devaient peser le pour et le contre d'une campagne décisive contre les huguenots du Languedoc ou opter pour une nouvelle opération politique et militaire contre l'Espagne, cette fois en Italie. Je dus escorter Richelieu en voyageant avec lui dans la galère officielle mise à sa disposition et quelque chose commença à me faire douter de la finalité du voyage ; il ne s'agissait pas de régler les derniers détails relatifs à une ultime expédition contre les protestants du Languedoc mais plutôt d'examiner en profondeur s'il était nécessaire de prêter le concours de la France aux Nevers, qui se trouvaient dans une situation délicate en raison des prétentions des Habsbourgs autrichiens et espagnols visant à les priver de toute possibilité d'accéder aux vallées de la Valteline, au Piémont ou à la Lombardie, à leurs domaines de la région de Mantoue. Je n'avais aucune idée d'où se situaient ces régions et, comme Richelieu avait insinué que je l'accompagnais en partie pour leur

gestion, je décidai de m'informer le mieux possible dès que nous arrivâmes à Lyon.

J'eus la chance d'y être hébergé dans la même auberge que le marquis Brulart de Sillery, un gentilhomme qui avait été fort associé aux négociations antérieures sur le sujet évoqué par Richelieu ; ainsi, me prévalant de ma condition de mousquetaire au service direct du Cardinal, je tentai de lui soutirer tout ce que je pus, même s'il me parla beaucoup et de façon si complexe du sujet que je doute d'avoir pu appréhender le problème clairement et précisément. J'en retins que, si la nouvelle situation était bien liée aux vieux affrontements entre protestants et catholiques en Europe, les nouvelles guerres initiées entre eux, quelque vingt ans plus tôt, avaient revêtu des aspects très singuliers car, maintenant, le conflit autour de la Réforme s'était transformé en une lutte inexorable entre d'autres intérêts supérieurs à ceux d'ordre religieux.

On en était arrivé au point que tant des protestants que des catholiques étaient en train de conclure, avec des princes du parti adverse, des alliances militaires, offensives et défensives, soit pour protéger leurs fiefs et souverainetés contre les ambitions hégémoniques des Habsbourgs, soit pour étendre leurs propres territoires et zones d'influence vers des contrées où prédominaient jusqu'alors des catholiques ou des protestants qui avaient été des vassaux ou des associés des descendants de Charles-Quint. La France, elle aussi, mettait à profit cette tendance et cherchait, moyennant des présents généreux, à nouer des alliances avec des princes étrangers, catholiques ou non.



# Carte N°1

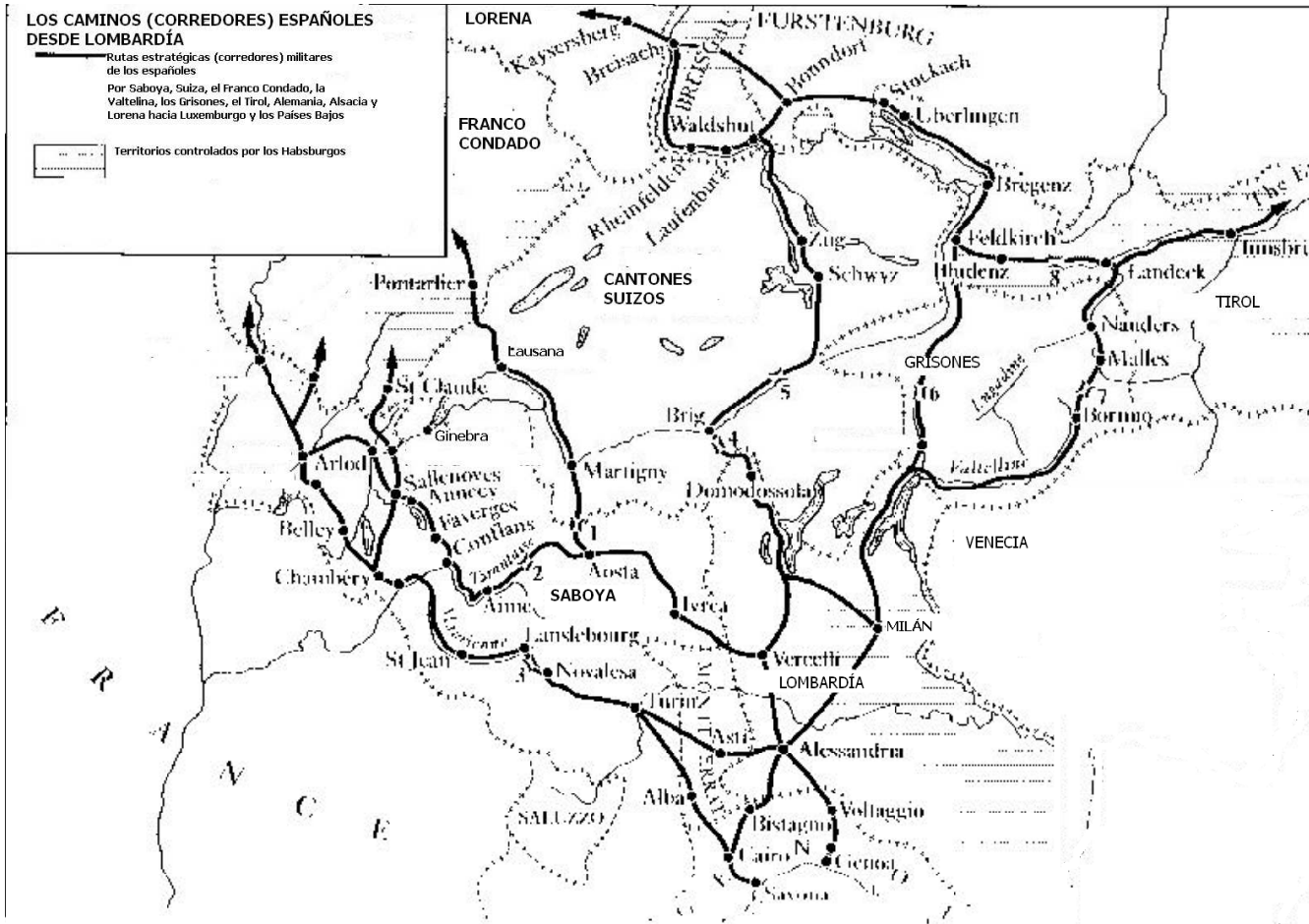


Figure 1. Lombardy, connecting strategic centers of the 17th century in Europe.

Dans cet ordre d'idées, mon informateur m'apprit qu'il était de notoriété publique que Richelieu recherchait une Alliance avec Gustave-Adolphe de Suède car cela lui convenait fort que les troupes suédoises envahissent des territoires du continent où, pour le moment, les impétueuses hordes sans foi ni loi, menées par des chefs militaires au service de l'Empire comme Wallenstein et Tully, avaient la suprématie. Grâce aux opérations de Gustave-Adolphe, on pouvait espérer que, si ces implacables pillards entrassent en Italie, il serait possible d'éviter qu'ils fissent des ravages parmi les populations amies de la France et n'arrivassent jusqu'à nos frontières.

J'appris également par lui une autre chose très importante que je ne savais pas : le conflit concernant la Valteline et Mantoue dissimulait quelque chose d'une importance politique et stratégique beaucoup plus évidente.

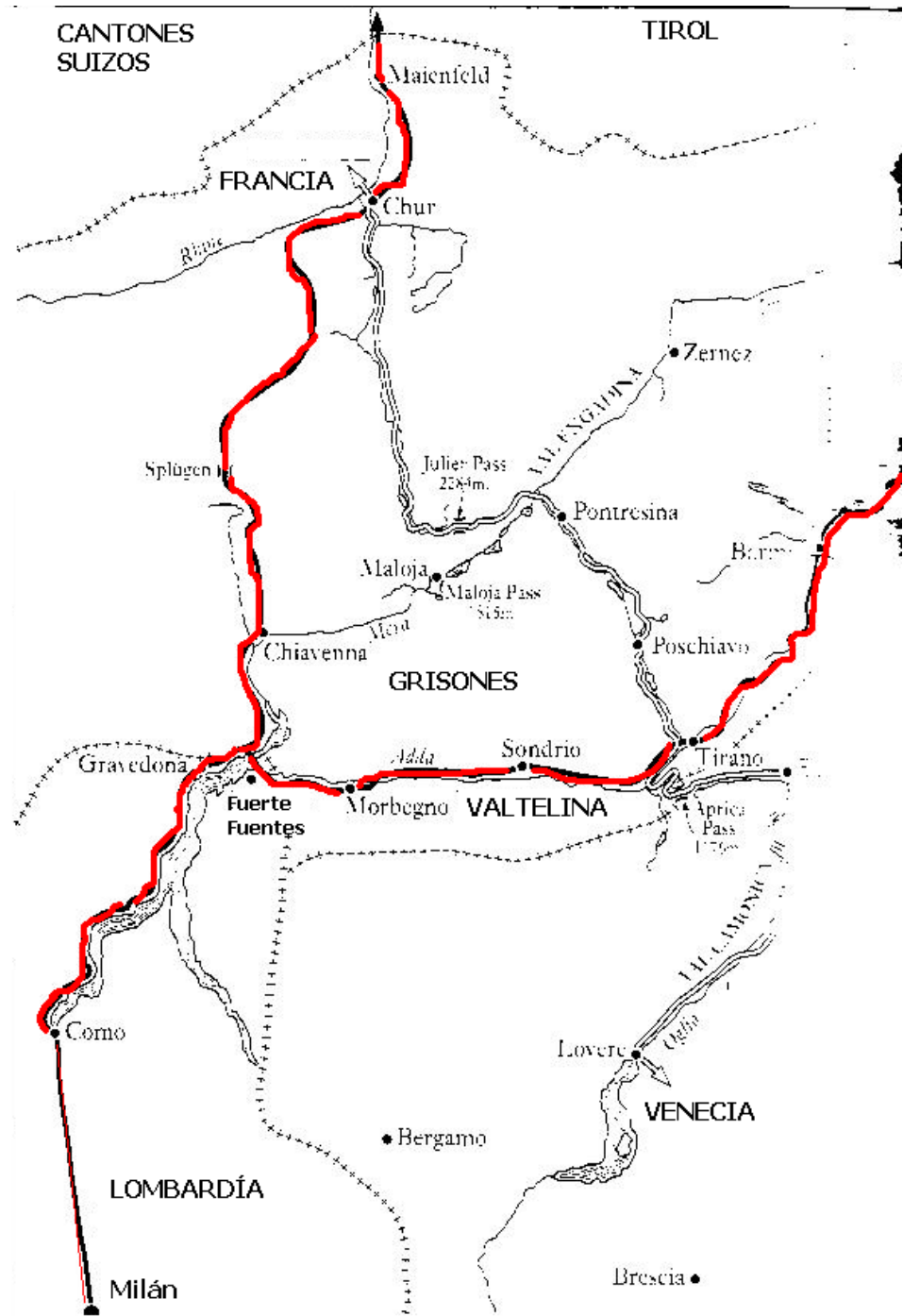
En effet, depuis longtemps, l'Empereur, l'Autriche, l'Espagne, la Vénétie et la France, chacun pour leur compte, tentaient par divers moyens de s'assurer que ne tombe entre des mains étrangères la grande vallée de la Valteline par laquelle on avait accès aux cols alpins les plus importants, le Stelvio, l'Umbrail et le Brenner. Le contrôle des Alpes revêtait une importance primordiale. Pour cela, on concluait des traités qui, continuellement, étaient violés par les factions en guerre, divisées entre habitants protestants et catholiques des Grisons ; après des luttes, elles érigeaient des fortifications à des endroits vulnérables et, sous prétexte de mettre un terme à l'idéologie réformiste, elles n'hésitaient pas à faire appel au Pape en qualité d'arbitre ou de garant militaire de leurs intentions annexionnistes ; par ailleurs, la population des Grisons servait à grossir les troupes autrichiennes et espagnoles.

En 1627 l'influence française dans la Valteline avait pris fin, le marquis de Coeuvres avait dû se retirer après avoir prêté main forte à un possible soulèvement des Grisons et les forts étaient momentanément occupés par la Papauté.

D'autre part, l'Espagne, fortement implantée dans la région de Milan, voulait contrôler définitivement les autres passages alpins par lesquels elle devait transiter pour arriver depuis l'Italie aux forteresses qu'elle avait érigées en Alsace et en Lorraine et, de là, assurer ses communications et son commerce avec les Pays-Bas. Dès 1604, le comte de Fuentes comptait sur les protestants des Grisons pour s'assurer le passage des Alpes

depuis Milan. Il avait grassement payé pour y parvenir. Mais Fuentes avait également conclu des alliances avec les cantons catholiques, qui lui permirent de contrôler l'entrée de la Valteline et de construire le fort qui porte son nom. Le gouverneur espagnol occupa toute la vallée et fit construire un nouveau fort à Bormio et à d'autres endroits fortifiés en direction du Tyrol. Grâce à cette domination, le transit des régiments espagnols était assuré, même si bientôt cela allait être plus que le *Chemin des Espagnols* : il allait servir de passage pour les troupes de l'Empire vers l'Italie et pour les Italiens de n'importe quelle cohorte vers le Nord.

Carte N°2



**Notez que la France disposait également de la route marquée avec un tracé double pour maintenir ses relations avec Venise.**

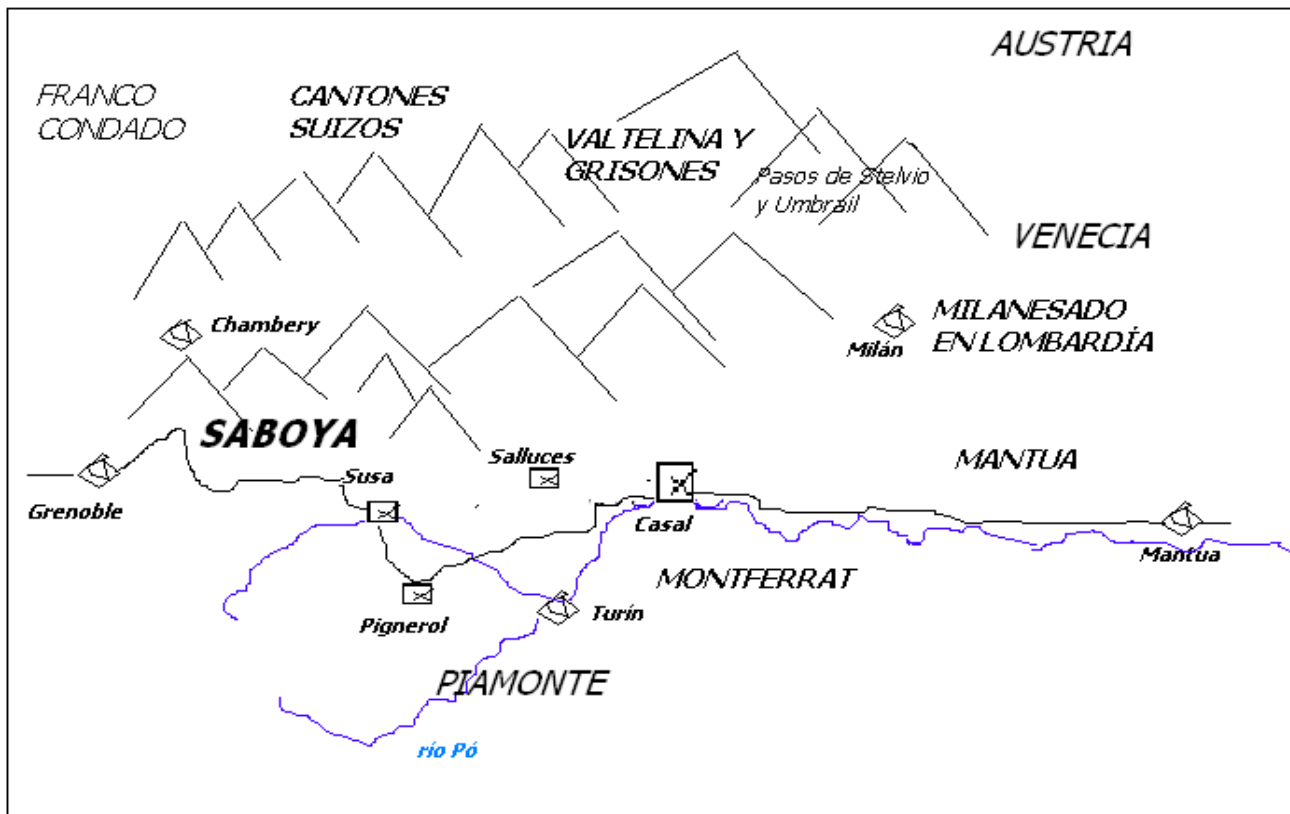
Ni Mantoue ni Venise ne voyaient d'un bon oeil de telles tentatives d'expansion espagnole car elles étaient déjà suffisamment préoccupées par les persistantes provocations de l'Empire au Tyrol. Mais, dans le cas de Mantoue, la situation s'était aggravée en raison de la mort du duc Vincente II, car deux prétendants se disputaient sa succession : d'un côté, le duc Charles de Nevers, soutenu par les Gonzague, que la France désirait soutenir ; de l'autre, un prétendant de la maison de Guastalla, soutenu par l'Espagne.

Fort opportuniste, le duc de Savoie n'avait pas voulu que quiconque l'empêchât de s'emparer du Montferrat au détriment de l'héritier de Mantoue et, afin d'y parvenir, il avait conclu un pacte à Madrid sur une répartition territoriale plus que convenable : il resterait sur la rive nord du Pô et, en échange, il remettrait aux Espagnols la forteresse de Casal, dont la position stratégique permettait de fermer la route vers Mantoue, Milan et Gênes.

Tout ce que m'avait raconté Sillery m'amena à grignoter du temps sur mes tâches quotidiennes pour me mettre en quête d'une librairie où je pourrais au moins trouver une carte, aussi ancienne fût-t-elle, de la région entre Grenoble et Mantoue, car il me sembla indispensable de pouvoir situer les lieux que mon interlocuteur m'avait mentionnés. J'eus de la chance et retirai des renseignements des informations que j'y trouvai ; de retour à mon auberge, je dessinaï une petite carte de synthèse, que je peaufinerais ultérieurement quand je regagnerais Paris.

Richelieu comprit que la Savoie était le passage obligé pour trouver une solution décisive au problème de Mantoue et faire sentir la puissance française dans le nord de l'Italie. Il régla les détails avec notre souverain et tous prirent directement la tête des troupes françaises qu'ils purent rassembler, malgré les rares ressources pour les financer ; bien plus, il avait fallu licencier un grand nombre des régiments disponibles auparavant et il fut nécessaire de recruter de nouveaux contingents moins expérimentés.

Carte N°3



C'est ainsi que le Roi et le Cardinal partirent en direction de Grenoble, où se concentrèrent les troupes ; et la campagne débuta bientôt, prenant son départ vers la Savoie. Je ne sais pas où Son Eminence a trouvé les moyens pour financer l'expédition mais je crois que n'y suffirent ni les apports du Trésor ni les nouveaux impôts ; j'en déduis qu'il a dû mettre à contribution des biens propres, afin d'être au moins sûr de disposer à temps de canons.

Ni l'état des chemins ni les conditions météorologiques ne permirent de se déplacer rapidement. Chaque fois que je le pus, je montai à cheval pour couper à travers champs au lieu de suivre laborieusement les routes disponibles, toutes en terre ou de gravats, et mal entretenues par les paysans, que l'on obligeait à les tracer et à les réparer. Les désagréments étaient tels que notre Roi demanda à Son Eminence de créer un organisme, dirigé par un ingénieur en chef ayant la responsabilité de mettre en ordre et d'améliorer le réseau routier.

Si je la comparais à mes exploits de jeunesse sur les contreforts des Pyrénées, la traversée que nous entreprenions

dans les majestueuses Alpes était périlleuse et impressionnante. Nous eûmes de la pluie, beaucoup de vent et une neige abondante jusqu'à la hauteur du col du Mont-Cenis et au-delà ; la boue nous retarda toujours davantage, surtout en raison de la progression difficile de l'infanterie et des canons ainsi que de la lenteur du ravitaillement nécessaire afin de disposer de vivres à chaque bivouac. Il fallait, à tout moment, descendre de selle et tirer par la bride les coursiers car leurs pattes s'enfonçaient dangereusement dans la neige ; personne ne fut épargné, même pas notre Roi. Cheminer sur de longues distances de cette manière, exposés aux intempéries, ne contribuait pas à améliorer notre moral.

Nous allions arriver à Suse quand Richelieu me confia la mission de l'informer jusqu'à quel point le duc de Savoie allait lui laisser le passage. Après avoir sillonné la zone pendant plusieurs heures, j'en arrivai à la conclusion que les Savoyards allaient être un rude morceau à avaler. Le duc avait en effet renforcé les fortifications existantes à l'aide de multiples palissades élevées ; ces dernières se trouvaient au bout d'un défilé très étroit et très facile à défendre ; il y avait des fossés larges et profonds, difficiles à franchir et, à vue d'oeil, il disposait de troupes suffisantes pour s'opposer à une invasion. Le terrain n'était pas non plus propice à une attaque frontale et la force ennemie disposait d'une nombreuse cavalerie pour agir avec rapidité et mobilité dans différentes directions. Je découvris néanmoins un sentier par lequel nous pourrions éviter le gros des difficultés et tomber sur l'ennemi par surprise.

Rien ne pouvait faire reculer notre souverain. Il dirigea personnellement des charges successives contre les ennemis et je pus voir combien il se montra intrépide et combien cela plut au Cardinal de le voir agir avec tant de vaillance et de détermination. Je ne fus pas de reste : à coups de sabre, je me frayai un passage entre les barricades et fus l'un des premiers Français à atteindre le centre de Suse avant que le duc de Savoie reconnaisse sa défaite.

J'assistai ensuite à l'incursion qui nous permit de nous emparer de Saluces. Ma récompense fut de tomber dans les bras d'une belle Italienne, qui admira ma fougue au combat et dans le lit. Elle était corpulente et se vêtait avec simplicité à la mode paysanne, avec une longue robe garnie de fleurs qui laissait voir un décolleté éblouissant. Nous avons dansé sur la place avant que je l'entraîne dans ma chambre de l'auberge proche et je vis qu'elle aimait boire le vin Nebbiolo qu'elle m'avait recommandé et que je pris en abondance. Quand je regagnai la rue, j'étais éméché. Par malheur, je tombai aussitôt dans une embuscade tendue par un prétendant furibond et plusieurs de ses amis armés de gourdin. Je pus donner une estocade au prétendant éconduit lorsqu'il se précipita sur moi avec son couteau mais les ruffians qui l'accompagnaient m'assénèrent plusieurs coups bien appliqués avant qu'un de nos soldats les fît battre en retraite en les menaçant de son arquebuse.

En accord avec Richelieu, le Roi décida de s'enfoncer dans le Piémont sans aller jusqu'à Turin. Il prit Rivoli et, de là, envoya des troupes sous le commandement de Toiras, l'ancien défenseur de La Rochelle contre Buckingham, afin de s'emparer de Casal où, peu après, Toiras dut se réfugier dans la citadelle à cause du siège des troupes milanaises et autrichiennes dirigées par le légendaire général génois Ambrosio Spinola, à qui s'était rendue Breda.

Une autre forteresse située plus au sud, celle de Pignerol, tomba bientôt entre nos mains et ce fut là que j'eus la première impression qu'elle allait devenir, des années plus tard, la prison du Superintendant Fouquet et de ce frère jumeau de Louis XIV, que l'on appela *l'homme au masque de fer*. Quels souvenirs nostalgiques allais-je avoir, des années plus tard, de mes amis Porthos et Aramis !



La situation militaire étant sous contrôle et le duc de Savoie ayant promis de ravitailler nos troupes et de ne pas interférer dans leurs opérations, Louis XIII et Richelieu regagnèrent Grenoble. Je fus de la partie car le Cardinal insista pour que je l'accompagne partout et assiste à toutes les réunions où l'on discuterait de plans de guerre ou de paix. J'eus l'intuition que l'on allait parler de la guerre dans le Languedoc, où Rohan s'empressait de faire bon usage des troupes huguenotes contre nous. Mais j'eus la surprise que, au bout de quelques jours, le sujet principal des conversations changea radicalement entre les principaux chefs. Deux personnages importants, accompagnés de leurs suites, vinrent à Grenoble. L'un d'eux était le duc de Savoie ; l'autre était un représentant du Pape du nom de Giulio Mazarino, avec qui j'allais avoir tant de maille à partir dans les années à venir. Mon attention fut immédiatement attirée par l'étrange ressemblance de sa physionomie avec celle de ce Buckingham que j'avais connu à Paris et en Angleterre. J'appris par la suite que Richelieu s'était fait la même réflexion au point que, quand Mazarin songea à se mettre au service de la Couronne de France, il n'hésita pas à faire remarquer à Anne d'Autriche la ressemblance qu'il avait découverte, avec les conséquences que j'ai déjà relatées dans mes récits relatifs à mes autres exploits.

Par l'intermédiaire de ces deux personnages, la Savoie et le Pape proposèrent que nous retirions nos troupes de Suse et de Pignerol et que nous abandonnions Casal, en échange de quoi l'Espagne et l'Empire seraient disposés à accepter un armistice et à soumettre à un arbitrage le droit du duc de Nevers à entrer en possession de Mantoue et du Montferrat. Cette proposition était inacceptable pour nous. Il faudrait attendre un événement favorable à nos intérêts pour résoudre le problème de la succession. Nous ignorions à ce moment que l'Empereur Ferdinand II avait déjà envoyé des forces considérables sous le commandement de Collalto, pour assiéger et piller Mantoue, et que le siège, aggravé par la peste qui se déclara parmi la population locale, allait durer jusqu'en 1630.

Je ne pus apprendre d'autres détails car, la réunion à peine terminée, je dus accompagner Mazarin jusqu'à sa résidence. Au cours des dix minutes du trajet, Mazarin ne cessa de me poser des questions : était-il vrai que Louis XIII était gravement malade et que son frère Gaston ne cachait pas ses envies de le

remplacer ? Que savait-on d'une éventuelle grossesse de la Reine ? Y avait-il un successeur en vue pour Richelieu si ce dernier mourait ? Pourquoi Richelieu s'était-il entouré de capucins alors qu'il avait tant de bons jésuites à sa disposition ? D'où sortait-il l'argent et quelle était sa fortune personnelle ? Son Eminence continuait-elle à aspirer à la fonction de légat du Pape ? J'esquivai la majorité des questions en prétextant l'ignorance et je ne fis allusion qu'à la supposée maladie de notre souverain en lui racontant avec quelle hardiesse il avait combattu à Suse en prenant la tête de ses troupes.

Quand Mazarin se retira dans ses appartements, je restai un long moment à faire antichambre. Une demi-heure plus tard, je vis que l'émissaire sortait, vêtu comme n'importe quel gentilhomme de la Cour, par une porte dérobée. Avait-il un rendez-vous galant ou devait-il déjà se consacrer à une intrigue de teneur pontificale ? Je décidai de le suivre. Il monta dans un carrosse et moi sur mon cheval. Nous nous dirigeâmes vers une maison seigneuriale relativement distante et là j'eus la surprise de constater que celui qui l'attendait sur le pas de la porte était rien moins que Gaston d'Orléans. Cela me suffisait. Je savais que Richelieu avait récemment, à l'âge de quarante ans, abandonné le parti pro-espagnol pour devenir le chef gallican et propulser l'unité française. A présent, un légat du Pape semblait conspirer avec le frère de Louis XIII, fort disposé à s'allier avec n'importe quelle poignée d'hommes qui pourraient l'aider à accéder au trône.

A bout de quelques jours, la suite royale reprit le chemin de Paris. Durant le voyage, le Roi Louis demanda à Richelieu d'accepter mon retour dans le corps des mousquetaires directement à son service. C'est ainsi que je fus durant toute la période suivante au service de Louis XIII, d'Anne d'Autriche, de Mazarin et du jeune Louis XIV. Dans l'intervalle, je pus retrouver les bras de ma maîtresse de maison, l'impayable Eloïse, afin de recouvrer une virilité non perdue mais mise à l'épreuve par les privations durant mon absence en campagne.



OEUVRES CONSULTEES

- Barraclough, Geoffrey (publié sous la direction de). *The Times Concise Atlas of World History*. Londres, Times Books Limited, 1986.
- Belloc, Hilaire. *Richelieu. A study*. Philadelphia, Lippincott, 1934.
- Bercé, Yves-Marie. *La naissance dramatique de l'absolutisme, 1598-1661*. Nouvelle histoire de la France moderne, 3. Paris, Éditions du Seuil. 1992.
- Carmona, Michel. *La France de Richelieu*. Paris, Fayard-Complexe, 1984.
- Carmona, Michel. *Richelieu. L'ambition et le pouvoir*. Paris, Fayard-Marabout, 1983.
- Castelot, André, y Decaux, Alain. *1617-1643. Louis XIII et Richelieu*. Paris, Robert Laffont, Une réalisation de la Librairie Plon et de la Librairie Académique Perrin. 1971.
- Clark, G.N. *The seventeenth century*. Londres, Oxford Paperbacks, 1960.
- Dézobry, Charles, et Bachelet, Th. *Dictionnaire général de biographie et d'histoire, de mythologie, de géographie ancienne et moderne comparée, des antiquités et des institutions*. Duodécima edición revisada por M. E. Darsy. Dos tomos. Paris, Librairie Ch. Delagrave, s.f.
- Dumas, Alexandre. *Les trois mousquetaires et Vingt Ans après*.
- Elliott, J. H: *Imperial Spain, 1469-1715*. Harmondsworth, Middlesex, Pelican, 1975.
- Hauser, Henri. *La prépondérance espagnole (1559-1660)*. Paris, Presses Universitaires de France, 1948.
- Hildesheimer, Françoise. *Richelieu, une certaine idée de l'État*. Paris, Publisud, 1985.
- Huxley, Aldous. *Grey eminence. A study in religion and politics*. Londres, Chatto and Windus, 1956.
- Mémoires de Mr. D'Artagnan, capitaine lieutenant de la première Compagnie des Mousquetaires du Roi, contenant quantité de choses particulières et secrètes qui se sont passées sous le règne de Louis Le Grand*. Paris, Jean de Bonnot, 1966.
- Michelet, Jules. *Histoire de France, XI. Henri IV et Richelieu*. Edition présentée par Paul Viallaneix et Paule Petitier. Paris, Editions des Équateurs. 2008.

Ogg, David. *Europe in the Seventeenth Century*. Londres, Black, 1948.

Parker, Geoffrey. *The army of Flanders and the Spanish Road, 1567-1659*. Cambridge, Cambridge University Press, 2004.

Reverdy, Georges. *Atlas historique des routes de France*. Paris. Presses de l'École nationale des Ponts et Chaussées, 2006.

Wakeman, Henry Offley. *Europe 1598-1715*. Nueva York, Macmillan, 1939.

Wedgwood, C.V. *The thirty years war*. Londres, Jonathan Cape, 1964.

Plusieurs sites Web consultés (aussi par le traducteur) via Internet :

[http://data.bnf.fr/15593734/guerre\\_de\\_la\\_succession\\_de\\_mantoue\\_1628-1631\\_-\\_campagnes\\_et\\_batailles/](http://data.bnf.fr/15593734/guerre_de_la_succession_de_mantoue_1628-1631_-_campagnes_et_batailles/)

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Guerre\\_de\\_Succession\\_de\\_Mantoue](https://fr.wikipedia.org/wiki/Guerre_de_Succession_de_Mantoue)

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Guerre\\_de\\_succession\\_de\\_Montferrat](https://fr.wikipedia.org/wiki/Guerre_de_succession_de_Montferrat)

[http://www.linternaute.com/histoire/motcle/5767/a/1/1/guerre\\_de\\_succession\\_de\\_mantoue.shtml](http://www.linternaute.com/histoire/motcle/5767/a/1/1/guerre_de_succession_de_mantoue.shtml)